L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 9 AVRIL 1849.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
Nos 83, rue de la Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
LUNDI MATIN, 9 AVRIL 1849.

NOUVELLES TELEGRAPHIQUES.—Une dépêche télégraphique datée de Baltimore, 4 courant, nous apprend l'arrivée à New-York du paquebot-poste de New-York. On a reçu par ce navire des avis de France d'un jour plus récens que ceux apportés par le dernier steamer d'Angleterre. Il n'est que les affaires d'Italie ne soient plus inquiétantes. On ne pense pas qu'une intervention, si elle a lieu, amène une guerre générale.—Les fonds français ont monté. Le 3pour cent était coté à 80 fr. 90 c.; le 3pour cent à 55 fr. Le ministre de l'intérieur a ordonné de fournir aux réfugiés polonais des passeports et de l'argent.—Le marché aux cotons du Havre était calme.

VOL AUX ARCS.—Le maison Bailly Blanchard & Co. vient d'être victime de l'un des vols les plus audacieux qui aient été commis depuis long-temps. Les bureaux et le magasin de M. Blanchard sont situés rue de la Douane, No. 97. Avant-hier, samedi, à neuf heures du matin, le chef de l'honorable négociant que nous venons de nommer, revint de la banque, comme d'habitude, avec la boîte d'effets négociables pour les hommes d'affaires qui l'habitude il y dîne chaque jour. Il entra dans le magasin et remit cette boîte sur une chaise dans l'intérieur du bureau. Au même instant, deux individus, dont nous ne connaissons pas encore le signalement, se présentèrent au bureau. Le premier s'avança vers M. Blanchard et se mit à interroger sur le prix de ses eaux-de-vie, tandis que les deux personnes qui composent le second, M. Blanchard, son fils et un de ses commis, étaient seuls présens. Le premier, pendant que M. Blanchard, son fils et un de ses commis, étaient seuls présens. L'étranger, qui en interrogeant le maître de l'établissement qui était alors absorbé dans sa correspondance, recueillait naturellement à ses yeux ce dernier et la chaise où se trouvait la boîte d'effets négociables. Le second, qui n'a disparu sans attendre le résultat de l'entretien de ses complices, s'est probablement emparé de la boîte. Le premier continua à parler eaux-de-vie à M. Blanchard, afin, sans doute, de donner de l'avance à son associé, puis enfin, ayant reçu une réponse définitive de son interlocuteur, qui n'avait pas de soupçons sur sa correspondance, il sortit après cette excuse en excellents termes, en disant qu'il ne négligerait aucun des moyens en son pouvoir pour l'accomplissement de l'œuvre de charité qu'on lui indiquait entreprise. Ils ont disparu, but engage le docteur Hawks, dont nous avons si fréquemment et le savoir, à prononcer une seconde fois sur les antiquités américaines. Le président de ces lectures, qui commencent ordinairement sur, à l'Armory Hall, et qui se sont jusqu'à ce jour interrompues, sera versé dans la chose qui doit servir aux frais de construction.

TRAVAUX NAVAUX.—Le prochain steamer de la Carénage d'Europe est le *Niagara*. Si ce navire était une traversée ordinaire, nous pourrions nous attendre à recevoir incessamment de ses nouvelles par le télégraphe.

NEW-YORK.—Les whigs de New-York avaient nommé M. Brady comme leur candidat aux fonctions de maire, mais cet honorable magistrat a déclaré qu'il voulait se retirer pour le moment de la vie publique. M. Caleb S. Woodhull a été désigné à sa place. M. Woodhull a exercé pendant long-temps les fonctions d'adjoint, et d'après les journaux de New-York il était difficile aux whigs de faire un meilleur choix.

CONNECTICUT.—Une dépêche reçue samedi, annonce que les démocrates du Connecticut ont eu leur candidat au poste de gouverneur. La majorité de la Chambre des Représentans est démocratique, au Sénat il y a une majorité whig.

MEXIQUE.—Nous avons reçu hier soir des journaux de Mexico jusqu'au 24 mars. Ils ne renferment aucune nouvelle.

YUCATAN.—La goëlette de guerre *Flirt* est arrivée à Pensacole le 4 de ce mois, avec des nouvelles de Laguna jusqu'à la fin de mars. Les volontaires américains se disposent, dit-on, à s'embarquer pour les Etats-Unis: les Indiens semblent que ce moment pour attaquer les blancs sur tous les points. Ceux ci agissent de manière à attirer une guerre d'extermination; des chefs se saisissent de quelques Indiens ils les vendent à des spéculateurs de Cuba, à raison de vingt-cinq piastres par tête. Ces Indiens ainsi vendus à bas prix s'appellent *apprentis*; c'est un nom comme un autre pour déguiser le véritable esclavage.

Il y a eu dernièrement une tentative de révolution à Tabasco. Les officiers qui étaient à la tête du mouvement ont été faits prisonniers.

Chronique Locale.

MEURTRE.—Une jeune femme de dix sept à dix-huit ans, nommée Jane Linteil, a été assassinée samedi soir, vers sept heures et demie, par son mari, dans les circonstances suivantes: Jane, jour un moitié qui est resté ignoré, vivait séparée de son mari. Elle habitait seule une petite maison dans la rue Bourbon, entre l'Hôpital et Dauphine. Avant hier, s'étant que nous avons déjà indiqués, Linteil se rendait chez sa fille, et après un court entretien, pendant lequel il l'avait probablement engagée à rentrer sous le domicile conjugal, il tira un poignard de sa poche et le plongea dans la poitrine de sa jeune femme, au-dessous du sein droit. Celle-ci tomba aussitôt sur le plancher baignée de sang, et quelques heures après elle expirait. L'assassin s'enfuit immédiatement, mais la police a réussi à l'arrêter hier matin dans le voisinage du Cercle de Tivoli, Jour Municipalité. Il comparaîtra sans doute aujourd'hui devant le recorder.

ACQUITTE.—Edward Bradley, accusé d'avoir volé deux montres et une tabatière en or, de chez M. Hawkins, a comparu hier devant le recorder Baldwin, qui l'a honorablement acquitté de la plainte.

ENQUETE.—Le coroner a tenu samedi une enquête sur le corps d'un homme blanc (non inconnu), trouvé noyé dans le fleuve. Le défunt avait les lettres J. H. B. tatouées sur le bras gauche.

—Une autre enquête a été tenue sur le corps d'un homme blanc, nommé Brown, trouvé noyé dans le fleuve, en face de la rue de l'Esplanade.—Verdict donné en conséquence.

FRANCE.

—Le *Crédit* contient sur la situation extérieure, un article remarquable, auquel nous empruntons les passages suivans:

"La situation extérieure se rembrunit, et devient chaque jour plus menaçante. La démonstration et les mesures vexatoires des Autrichiens à Ferrare, sont un nouvel aliment donné aux plaintes révolutionnaires à Turin, à Naples, en Sicile. Les bruits qui ont couru hier sur la proclamation de la République en Sicile, paraissent prématurés, mais intimement avec l'agitation qui règne dans les esprits. A Naples, la Chambre a formulé un vote de confiance contre le ministère; c'est un commencement de conflit. A Turin, les partis sont en présence, une fraction de la population applaudit Gioberti, et signe des pétitions pour le faire rentrer aux affaires. Une autre fraction semble se préparer à proclamer la République, et Charles-Albert, qui comprend le danger, se refuse à reprendre son ministère, dans la crainte sans doute de précipiter le mouvement.

"Radetzki, a son tour, demande des renforts à son gouvernement, qui, absorbé par sa lutte contre la Hongrie, est obligé d'appeler les Russes, et de contracter avec eux une alliance pleine de périls pour l'Europe et surtout pour lui-même.

"En face d'une pareille situation, il est encore des gens qui se demandent ce que doit faire la France? Se mettre à la tête d'une croisade pour rétablir le pouvoir temporel du pape, devenir l'allier de l'Autriche contre la République de l'Italie centrale, faire de nos bataillons l'aile droite de l'armée russe, voilà le parti dangereux que quelques journaux qui se prétendent amis de l'ordre, conseillent au gouvernement. Ce conseil nous paraît insensé.

"Il y a des positions données qu'il est impossible de répudier a volonté. La France et la Russie sont placées aux deux pôles de la politique européenne. Il est impossible qu'elle s'entendent sur la question italienne sans que l'une des deux soit dupe de l'autre.

"..... Nous qui croyons qu'il n'y a pas d'effets sans cause, que la République a été amenée en France par la torpeur et l'engourdissement du Gouvernement de Louis-Philippe, que les révolutions d'Allemagne et d'Italie viennent à des causes profondes, et à une crise générale de l'espèce humaine, nous dirons au Gouvernement que le seul rôle qui lui convienne, c'est d'observer lui-même et de faire observer aux autres puissances, la neutralité et la non-intervention, que toute tentative pour faire retrograder le mouvement ne fera que le précipiter, et que le seul moyen de le calmer, de le régulariser, c'est de l'abandonner à lui-même et à sa force propre.

"Nous ne serons pas de ceux qui ont peur pour l'Europe de la politique russe et de l'énergie cosaque. Plus la Russie se mêle aux affaires d'Occident, plus elle s'affaibli, plus elle s'expose à s'user contre le virus révolutionnaire, destiné à ébranler et à couvrir cet édifice. Ce que nous craignons de la Russie, nous allons le dire: nous craignons, si ses armées parent la frontière, que sa haine du nom russe ne jette l'Allemagne dans les bras de la République démocratique et sociale, qui a plus de chances, il faut bien qu'on le sache, à Berlin qu'à Paris; nous craignons que l'alliance du machiavélisme autrichien et du despotisme russe ne précipite le mouvement révolutionnaire dans toute l'Italie, ou que va cela que trop vite.

"Nous craignons, enfin, que le contre-coup des événemens extérieurs ne produise en France et une réaction exagérée contre le sentiment aveugle qui l'entraîne dans une alliance contre nature avec l'Autriche et la Russie, et n'amène un réveil terrible de l'esprit révolutionnaire. Dans le temps où nous vivons, tout les extrêmes se touchent et s'engendrent par une réaction rapide. Entrer dans l'alliance autrichienne, c'est préparer le triomphe de la République rouge. Ce n'est pas là notre rôle, ce n'est pas celui du Gouvernement français. Ni révolution ni contre-révolution; c'est la seule politique raisonnable au dehors comme au dedans, la seule qui convienne à un Gouvernement dont le chef a solennellement promis de se tenir à égale distance des utopies et des réactions."

—On vient de découvrir, par hasard, une grande quantité de manuscrits inédits de Louvet de Couvray, l'auteur à la plume trop peu réservée qui a écrit le roman intitulé *Faublas*. L'ancien propriétaire du célèbre cafe Momus, à Paris, M. Louvet, était parent de l'ex-conventionnel romancier. On sait que l'auteur de *Faublas* avait fini par se faire libraire, après avoir exploité ce genre qui peignit sous les traits de Lodoiska. Il écrivait beaucoup, dans les loisirs que lui laissait son commerce. A sa succession, son parent, M. Louvet, hérita, entre autres dépouilles, d'une malle pleine de vieux papiers.

L'héritier garda ces papiers et cette malle, et acheta le cafe Momus, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois. Puis, il céda son établissement de limonadier à un jeune homme qui le prospère. Dernièrement, le nouveau cafetier, étant curieux d'ouvrir la malle, y trouva un grand nombre de cahiers manuscrits qu'il montra à des journalistes qui déjeunent dans ce cafe. Au style, on reconnut bien vite le girondin Louvet de Couvray, et la découverte courut le monde littéraire; mais l'héritier, ayant vu vent de ces manuscrits inédits, veut savoir sa malle et les romans de l'auteur de *Faublas*!

LINGUISTIQUE INDIENNE.—Un orientaliste anglais des plus distingués, le révérend Stephenson, vient de présenter à la société asiatique de Bombay un travail fort remarquable sur la structure grammaticale des langues de l'Inde. Le principal but de ce travail est de démontrer que depuis l'Himmelaya jusqu'à la Pointe-des-Galles, et du Caucase indien jusqu'aux montagnes de l'Assam, les différentes langues parlées dans l'Inde sont presque entièrement formées de deux grands éléments dont les exemples modernes les plus rapprochés sont le sanscrit et le tamul.

Les langues du nord et du centre de l'Inde ont, suivant M. Stephenson, un vocabulaire en grande partie sanscrit, tandis que dans les langues de la Peninsule, ou de l'Indoustan proprement dit, ce sont les racines tamules qui dominent, néanmoins, les langues du nord présentent la singulière anomalie que, dans leur grammaire et leurs constructions, elles ont une bien plus grande affinité avec le tamil qu'avec le sanscrit.

Il conclut de cette particularité importante, corroborée, d'ailleurs, par d'autres considérations ethnographiques d'une grande valeur, qu'avant que les Brahmes n'arrivassent du Nord, l'Inde était habitée par des tribus aborigènes appartenant à une race entièrement distincte de celle qui émigrait dans le Sud, et que, malgré la prépondérance que finirent par obtenir les formes corrompues de la langue brahmique, les peuples qui adoptèrent les dialectes des émigrans, conservèrent la grammaire et les tours de phrases propres à leur langage primitif.

M. Stephenson ne croit pas que les Brahmes aient été seuls à envahir l'Inde-Méridionale. Il leur associe les Chattryas et les Vaisyas; et son opinion est confirmée par le texte sacré des Pouranas, où il est clairement établi, d'après des limites généalogiques incontestables, que ces trois castes supérieures proviennent d'une même origine, et qu'elles se sont fréquemment croisées par des mariages parfaitement légaux.

Quant à la formation de la langue brahmique elle-même, l'orientaliste anglais prétend que les mots de cette langue ont été figurés dans le moule du langage antique, de manière à produire d'abord le pracrit, puis le hindi, exactement comme les mots persans et arabes jetés dans le même moule à une époque plus récente, ont produit l'indoostani; ou, enfin, comme les mots latins, modèles par les Celtes et Teutons, suivant les lois de leurs dialectes primitifs, ont donné naissance aux langues modernes de l'Europe.

La société asiatique a voté des remercîmens de premier ordre au Rév. Stephenson, dont le travail est non-seulement le fruit de longues et laborieuses recherches, mais encore un jalon des plus utiles pour la découverte de la langue ou des langues qu'ont parlées les premiers habitans de l'Asie.

FEUILLETON.

LES CONFIDENCES.

Graziella. — (FIN.)

Un soir des derniers jours du mois de mai, on frappa violemment à la porte. Toute la famille dormait. J'allai ouvrir. C'était mon ami V.... "Je viens te chercher, me dit-il. Voici une lettre de la mère. Tu n'y résistera pas. Les chevaux sont commandés pour minuit. Il est onze heures. Ta mère est mourra. Tu sais combien la famille a rendu responsable de toute tes fautes. Elle n'est tant sacrifiée pour toi, sacrifie-toi un moment pour elle. Je te jure que je reviendrai avec toi passer l'hiver et toute une autre longue année ici. Mais il faut faire acte de présence dans la famille et d'obéissance aux ordres de la mère."

Je sentais que j'étais perdu.

"Attends-moi là," lui dis-je.

Je rentrai dans ma chambre, je jetai à la hâte mes vêtemens dans ma valise. J'écrivis à *Graziella*, je lui dis tout ce que la tendresse pouvait exprimer d'un cœur de vingt ans et tout ce que la raison pouvait commander à un fils dévoué à sa mère. Je lui jurais comme je me le jurais à moi-même qu'avant que le quatrième mois fût écoulé je serait auprès d'elle et que je ne la quitterais presque plus. Je confiais l'incertitude de notre destinée future à la Providence et à l'amour. Je lui laissais mes bonnes pour aider aux vieux parens pendant mon absence. La lettre fermée, je m'approchai à pas muets. Je me mis à genoux sur le seuil de la porte de sa chambre. Je baisai la pierre et le bois; je glissai le billet dans la chambre par dessous la porte. Je dévorai le sanglot intérieur qui m'étouffait.

Mon ami me prenait le bras sous l'aisselle, me releva et m'entraîna. A ce moment, Graziella, que cet bruit inusité avait alarmée sans doute, ouvrit la porte. La lune éclairait la terrasse. La pauvre enfant reconnut mon ami. Elle vit ma valise qu'un domestique emportait sur ses épaules. Elle tendit les bras, jeta un cri de terreur et tomba inanimée sur la terrasse.

Nous nous élançâmes vers elle. Nous la reportâmes sans connaissance sur son lit. Toute la famille accourut. On lui jeta de l'eau sur le visage. On l'appella de toutes les voix qui lui étaient les plus chères. Elle ne revint au sentiment qu'à ma voix.—"Tu le vois, me dit mon ami, elle vit, e coup est porté. De plus longs adieux ne serraient que des contre-coups plus terribles."—Il décolla les deux bras glacés de la jeune fille de mon cou et me traîna avec lui à distance; L'heure seule absorbait toute son existence; Avant moi cette vie était sans souvenir, Un soir de deux jours sans lui tout l'avenir! Elle se confiait à la douce nature Qui nourrit sur nous, à la prière pure Qu'elle allait, le cœur plein de joie et non de pleurs, A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs. Et en main m'entraînait aux marches de son temple, Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple, Et, en voix me disait tout bas: "Prie avec moi! Car je ne comprends pas le ciel même sans Toi!"

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissez le vent gémir et le flot murmurer; Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

Voyez dans son bassin l'eau d'une source vive S'arrondir comme un lac sous son dôme de rive, Bleue et claire, à l'abri du vent qui vit sourir Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir! Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide, En y plongeant son cou qui enveloppe le ride, Orne sans le ternir le liquide miroir: Et s'y berce au milieu des étoiles du soir; Mais si, pressant son vol vers des sources nouvelles, Il bat le flot tremblant de ses humides ailes, Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit, Il plonge à grande flocons jusqu'au fond du lac terni, Comme si le vautour, enfermé dans sa vaste, De sa nuit sur les flots avait semé la trace; Et l'azur éclaircit ce lac sans nuages, N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!

Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme; Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir. Elle n'attendait pas mon second avenir; Elle ne languit pas de douleur en douleur, Et ne disputa pas sa vie à la souffrance; Elle tuit d'un seul trait le vase de douleur, Dans sa pureté virginale elle vous en coula Et, semblable à l'oiseau, moins qui et moins beau qu'elle,] Elle fut la première, et en douce lueur D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissez le vent gémir et le flot murmurer; Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure, Est le seul monument que lui fit la nature. Battu des vents de mer, du soleil calciné, Il ne donne ni repos ni ombre à ceux qui le cherchent. Il est dans le désert comme un lierre isolé, Qui, le poudre du chemin y blanchit son feuillage, Et ramper près de terre, ou ses rameaux penchés Par la dent des chèvres sont toujours retranchés. Une fleur, au printemps, comme un Bocon de neige, Il fleurit un jour ou deux; mais le vent qui l'assiège L'effeuille sur le sable, et la répande au silence, Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur! Un oiseau de tendresse et de mélancolie, S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie; Oh! dit-il, fleur qu'à vie a fait sitôt flétrir, N'est-il pas une terre où tout doit refleurir!

Remontez ces heures passées: Vous tristes souvenirs m'adorent à vous prier: Allez, ô mes rêves! aimez! allez, ô mes pensées! Mon cœur est plein, je veux pleurer!

C'est ainsi que j'expiai par ces larmes écrites la dureté et l'ingratitude de mon cœur de dix-neuf ans. Je ne pouvais pas relire ces vers sans adorer cette fraîche image que roulerent différemment pour moi les vagues transparentes et paisibles du golfe de Naples.....et sans me haïr moi-même! Mes ses amies pardonnent-ils-haut. La nienne m'a pardonné. Pardonnez-moi aussi, vous!" J'ai pleuré

A. DE LAMARTINE.

(*Fin.*)

Décédé hier à 6 heures, P. M. EDMOND ROBIN, à l'âge de 30 ans. Ses amis et connaissances et ceux de sa famille sont invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, à 3 heures P. M. Le corps est exposé rue Tchoupitoulas, enclosure St James, d'où le convoi funèbre partira.

Décédée hier à 3 heures de l'après midi, après quelques jours de maladie, M. FRETTZ LUKEL, à l'âge de 45 ans; né en Allemagne, des amis et connaissances sont invités à assister à ses funérailles, qui auront lieu aujourd'hui, à 3 heures P. M. Le convoi funèbre partira de la rue Marigny.

Orient de la Nile-Orléans, le 8 avril 1849.

Il a plu au G.·. A.·. de l'U.·. d'appeler vers lui le T.·. C.·. FRITZ EIKEL, appartenant à la R.·. Loge le Foyer Maçonnique, No 6. Les membres sont prévenus que l'enterrement aura lieu le 9 du courant, à trois heures de l'après-midi précises; son corps est exposé chez lui rue Morales, faubourg de Marigny, No. 109. Tous les FF.·. de l'Orient sont priés d'assister.

Par mandement de la R.·. Loge,
J. DUVAL, Secrétaire.

☞ Nous sommes priés d'annoncer au public de la Nouvelle Orléans, que la Faculté de Droit de l'Université de la Louisiane, célébrera le Centième anniversaire de Mozart, 1849, lundi 9 avril, à 5 heures P. M. dans le local de la Faculté de Médecine. Messieurs les membres du barreau et le public en général sont invités à y assister. Un discours sera prononcé par l'Honorable H. A. Bullard, doyen de la Faculté.

COMMERCIAL.

NOUVELLE-ORLEANS.

Samedi soir, 7 avril 1849

Le marché au coton, sous l'influence d'une tournure rapportant l'arrivée du steamer avec des avis défavorables a été presque inactif aujourd'hui; les ventes n'ont été que de 1,500 balles.

La demande de sucre a été plus animée: 700 boucauts ont changé de mains aux anciens prix. Environ 400 barils de mélasse ont été vendus de 15 @ 18 cts le gallon.

Le marché à la farine est toujours plat; il n'est vendu 500 barils de 84 @ 84 12½, il ne se fait presque rien en maïs; environ 1,500 sacs ont été pris de 37½ @ 40 cts.

Nous ne remarquons aucun changement dans les provisions; les transactions sont modérées.

Quelques ventes de whiskey ont eu lieu à 17½ cts le gallon.

Le fret est ferme—Deux navires ont été pris pour Liverpool à ⅝ d.

☞ Le navire français LA LAURE, venant de Bordeaux, est en déchargement vis-à-vis la rue de l'Hôpital, ès Municipalité. Les consignataires sont requis de faire leurs entrées en double.

Les marchandises dont les permis n'auront point été obtenus après cinq jours de cette date, seront envoyées dans les magasins publics, aux frais et risques des consignataires. G. M. LUCAS,
9 avril—4f 30, Bienville

☞ Le capitaine et la consignataire du navire français LA LAURE, ne prennent responsabilité d'aucunes dettes contractées par l'équipage du dit navire. G. M. LUCAS,
9avril—4f 30, Bienville

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes, Un nom que nul écho n'a jamais répété! Quelqu'heure cependant le passant arrêté, Lisant l'âge et la date et écoutant les herbes, Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir, Dit: "Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour [mourir!"

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissons le vent gémir et le flot murmurer. Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

Dit: Elle avait seize ans! "—Oui, seize ans! et est [âge

N'avait jamais brillé sur un front plus charmant! Et jamais tout l'éclat de ce brillant visage Ne s'était reflété dans un oeil plus aimant! Moi seul je la revois, telle que la pensée Dans l'aine ou rien ne meurt, vivante l'a laissée, Vivante: comme à l'heure où les yeux sur les [mêmes,

Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens, Ses cheveux noirs livrés à vent qui les dénoue, Et l'ombre de la voile errante sur sa joue; Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,

De la brise embaumée aspirait le frâlseur, Me montrait dans le ciel la lune étanouie, Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie, Et l'écumes argentée, et me disait: "Pourquoi Tout brille-t-il ainsi dans les aires et dans moi? Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes, Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames, Ces monts dont les sommets tremblent au fond des Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues, N'avaient eux rien de plus que de voluptés et vagues! Mais, comme ce soir, n'ai-je jamais rêvé? Présence dans mon cœur s'est-il aussi levé? Et toi, fils de mutin, dis, à ces nuits et belles Les nuits de ton pays n'ont-elles rien [mêmes? Puis, regardant sa mère, assise auprès de nous, Pensif pour s'endormir son front est sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissons le vent gémir et le flot murmurer; Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

Que me mal était par et m'élève candide! Que son oeil inondait mon regard de clarté! Le beau lac de Nemi, qu'aucun souffle ne ride, A même de miroir pensive et de limpidité! Pour moi, sans cesse, avant ces, en rupture aux cendres, Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées Ne voilaient son regard d'innocence rempli; Nul souci sur son front n'avait laissé son pli; Tout folâtrait en elle: et ce jeune sourire, Qui plus tard, sur sa bouche avec tristesse expire, Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant. Comme un parc au ciel sur un cœur jusqu'à la Nulle ombre ne voilait ce rayonnement vierge, Ce rayon n'avait pas traversé de nuage! Son pas inaccusant, indécis, tâtonnant, Flottait comme un flot libre ou le jeter est bercé, Ou courait pour courir; et sa voix argentine, Echo limpide et pur de son âme enfantine, Musique de cette âme on tout semblait chanter, Egayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissez le vent gémir et le flot murmurer; Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son cœur se grava la première, Comme dans l'eau qui s'ouvre, au matin, la lumière; Elle ne regarda plus rien après sa part, De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour! Elle ne confondait avec sa propre vie, Voyait tout dans mon ame, et je faisais partie De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux, Du bonheur de la terre et de l'aspect des cieux. Elle ne pensait plus que de moi, et, à distance, L'heure seule absorbait toute son existence; Avant moi cette vie était sans souvenir, Un soir de deux jours sans lui tout l'avenir! Elle se confiait à la douce nature Qui nourrit sur nous, à la prière pure Qu'elle allait, le cœur plein de joie et non de pleurs, A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs. Et en main m'entraînait aux marches de son temple, Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple, Et, en voix me disait tout bas: "Prie avec moi! Car je ne comprends pas le ciel même sans Toi!"

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées? Laissez le vent gémir et le flot murmurer; Revenez, revenez, ô mes tristes pensées! Je veux rêver et non pleurer!

☞ Parmi cette foule de Livres dont l'ancien et le nouveau monde sont inondés, il en est un qui se recommande plus particulièrement aux lecteurs sérieux et lettrés, c'est l'HISTOIRE UNIVERSELLE ÉCRITE DES PEUPLES AUX DIX NOUVEAU JUSQU'A LA MORT EN 1849, par Lapponeraye. Cet ouvrage important, qui intéresse tous les peuples puisque tous les peuples y trouvent leur histoire, révèle chez celui qui l'a écrit une immense érudition, un talent d'écrivain de premier ordre, un courage inflexible; et ces trois qualités sont indispensables pour conduire à bonne fin l'œuvre prodigieuse qu'il a entreprise, et qui ne compte pas moins de vingt volumes, ouvre devant laquelle tant d'écrivains avaient reculé et que lui seul a osé aborder. M. Lapponeraye est connu déjà par un grand nombre de compositions historiques et politiques qui lui ont valu une juste célébrité, surtout parmi les hommes libéraux et avancés de tous les pays. Sa nouvelle et grandiose publication ne fera qu'ajouter à la réputation si méritée qu'il s'est acquise. 19jan—5m—30jan

LA REVUE DES DEUX MONDES

☞ Publication européenne importante par le nom de ses rédacteurs et le mérite des travaux qu'elle publie, est le recueil le plus complet et le mieux informé. Les sciences, les lettres, les arts, Elle ne perdons plus de vue, et les grands questions d'économie politique y sont abordées par des hommes dont le nom est connu dans tous les hemisphères. Nous ne citerons avec Michel Chevalier, Leon Faucher, traitant tour à tour ces questions de commerce de libre échange, de relations internationales, qui intéressent à un si haut point en ce moment les esprits sérieux de l'Amérique que nous leur ne de l'Europe. Les philosophes et les écrivains aimables y étaient appréciés dans la Revue des deux Mondes par des écrivains qui ont fait une étude spéciale de la société et de la littérature américaine. Nous citerons entre autres les travaux de MM. Philarète Chasles, Montégut, &c. Par une transaction particulière conclue entre nous et l'administration de la Revue des Deux Mondes, nous tiendrons à la disposition des nos abonnés, à un prix très modéré, le numéro de ce recueil, dont nous annonçons le sommaire dans notre journal.

PREMIERE COUR DE DISTRICT.

☞ Veuillez annoncer M. ALFRED ROUSSEAU, greffier actuel de la Première Cour de District de la Nouvelle-Orléans, comme candidat à la même place, aux élections générales de novembre prochain.

MM. les Editeurs,

☞ Veuillez annoncer J. B. F. MAXENT comme candidat à la place de Greffier de la quatrième Cour à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain. PLUSIEURS VOYANTS.

☞ MM. les Editeurs,

Veuillez annoncer M. JOHN B. LEEFE, comme candidat à la place de Greffier de la 4me Cour de District à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain. PLUSIEURS VOYANTS.

☞ Nous sommes autorisés à annoncer GEORGE A. PUBLICK comme candidat à la place de greffier de la 3me Cour de District, à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain.

Association Catholique pour l'instruction des Orphelines indigentes,
Nouvelle-Orléans, le 8 avril 1849.

CONFORMENT à la Charte d'incorporation, l'Association des Orphelines, pour l'année courante, aura lieu le 15 du courant, de 8 heures du matin à 2 heures de l'après midi. Du nouveau local de l'Association, rue des Grande Hommes, entre Union et Bagatelle.

Par ordre de la Direction.

G. PORTIER,
9 avril—3j Secrétaire.

AVIS.

NOTRE BOITE DE BANQUE contenant de l'OR, DE L'ARGENT, DES BILLETS A RECEVOIR, et plusieurs AUTRES DOCUMENTS DE VALEUR, ayant été volée dans la nuit de mercredi soir, entre 9 et 10 heures, nous informons les personnes qui ont pris cette boîte, que si les BILLETS A RECEVOIR et autres papiers qu'il y trouvent nous sont renvoyés, L'ARGENT SERA ABANDONNE et IL NE SERA FAIT AUCUNE QUESTION.

Rue Bas. BAILLY BLANCHARD & Co.
9 avril 99, rue de la Douane.

Aux Professeurs et Directeurs de Pensionnats.

UN Pensionnat de demoiselles, ayant une grande réputation, et situé dans un endroit salubre de la ville, cherche à vendre des dessins, coloriés, à une personne ayant les qualités nécessaires pour remplir ces fonctions. Pour plus d'informations, s'adresser par lettres à H. D., au bureau.
9avril—6

Grande Reduction de Prix.

Pour cause de déménagement.

A PARTIR du 9 courant, le soussigné offrira en vente, à son magasin, No 82, rue de l'Hôtel-de-Ville, à moitié de marchandises ci-dessous:

Les personnes qui désireront profiter de cette rare occasion de faire de bons marchés, seront invitées à s'y rendre sans perte de temps, vu le peu de temps qu'il y a, et le nombre des objets vendus, dans un mois, et ne seront pas obligées de prendre des articles, dont ils ne voudraient pas.

9avril—6 Assortiment des plus complets, des meilleurs choix, et qui leur seront vendus à moitié prix, et même au dessous.

N.B.—Le magasin de cette ville, étant plus vaste, et plus bien approvisionné, que celui de Bayou-Sara, il sera vendu à moitié prix, et même au dessous.

LA REVUE DES DEUX MONDES

☞ Publication européenne importante par le nom de ses rédacteurs et le mérite des travaux qu'elle publie, est le recueil le plus complet et le mieux informé. Les sciences, les lettres, les arts, Elle ne perdons plus de vue, et les grands questions d'économie politique y sont abordées par des hommes dont le nom est connu dans les deux hemisphères. Nous ne citerons avec Michel Chevalier, Leon Faucher, traitant tour à tour ces questions de commerce de libre échange, de relations internationales, qui intéressent à un si haut point en ce moment les esprits sérieux de l'Amérique que nous leur ne de l'Europe. Les philosophes et les écrivains aimables y étaient appréciés dans la Revue des deux Mondes par des écrivains qui ont fait une étude spéciale de la société et de la littérature américaine. Nous citerons entre autres les travaux de MM. Philarète Chasles, Montégut, &c. Par une transaction particulière conclue entre nous et l'administration de la Revue des Deux Mondes, nous tiendrons à la disposition des nos abonnés, à un prix très modéré, le numéro de ce recueil, dont nous annonçons le sommaire dans notre journal.

PREMIERE COUR DE DISTRICT.

☞ Veuillez annoncer M. ALFRED ROUSSEAU, greffier actuel de la Première Cour de District de la Nouvelle-Orléans, comme candidat à la même place, aux élections générales de novembre prochain.

MM. les Editeurs,

☞ Veuillez annoncer J. B. F. MAXENT comme candidat à la place de Greffier de la quatrième Cour à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain. PLUSIEURS VOYANTS.

☞ MM. les Editeurs,

Veuillez annoncer M. JOHN B. LEEFE, comme candidat à la place de Greffier de la 4me Cour de District à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain. PLUSIEURS VOYANTS.

☞ Nous sommes autorisés à annoncer GEORGE A. PUBLICK comme candidat à la place de greffier de la 3me Cour de District, à l'élection qui doit avoir lieu le 5 novembre prochain.

Association Catholique pour l'instruction des Orphelines indigentes,
Nouvelle-Orléans, le 8 avril 1849.

CONFORMENT à la Charte d'incorporation, l'Association des Orphelines, pour l'année courante, aura lieu le 15 du courant, de 8 heures du matin à 2 heures de l'après midi. Du nouveau local de l'Association, rue des Grande Hommes, entre Union et Bagatelle.

Par ordre de la Direction.

G. PORTIER,
9 avril—3j Secrétaire.

AVIS.

NOTRE BOITE DE BANQUE contenant de l'OR, DE L'ARGENT, DES BILLETS A RECEVOIR, et plusieurs AUTRES DOCUMENTS DE VALEUR, ayant été volée dans la nuit de mercredi soir, entre 9 et 10 heures, nous informons les personnes qui ont pris cette boîte, que si les BILLETS A RECEVOIR et autres papiers qu'il y trouvent nous sont renvoyés, L'ARGENT SERA ABANDONNE et IL NE SERA FAIT AUCUNE QUESTION.

Rue Bas. BAILLY BLANCHARD & Co.
9 avril 99, rue de la Douane.

Aux Professeurs et Directeurs de Pensionnats.

UN Pensionnat de demoiselles, ayant une grande réputation, et situé dans un endroit salubre de la ville, cherche à vendre des dessins, coloriés, à une personne ayant les qualités nécessaires pour remplir ces fonctions. Pour plus d'informations, s'adresser par lettres à H. D., au bureau.
9avril—6

Grande Reduction de Prix.

Pour cause de déménagement.

A PARTIR du 9 courant, le soussigné offrira en vente, à son magasin, No 82, rue de l'Hôtel-de-Ville, à moitié de marchandises ci-dessous:

Les personnes qui désireront profiter de cette rare occasion de faire de bons marchés, seront invitées à s'y rendre sans perte de temps, vu le peu de temps qu'il y a, et le nombre des objets vendus, dans un mois, et ne seront pas obligées de prendre des articles, dont ils ne voudraient pas.

9avril—6 Assortiment des plus complets, des meilleurs choix, et qui leur seront vendus à moitié prix, et même au dessous.

N.B.—Le magasin de cette ville, étant plus vaste, et plus bien approvisionné, que celui de Bayou-Sara, il sera vendu à moitié prix, et même au dessous.

LISTE MARITIME.

Port de la Nouvelle-Orleans.

EXPEDIES.

Steamship Portland, Pinor, pr Galveston.
Navire Vicksburg, Berry, pr New-York.
Avon, Cooper, pr Liverpool.
Constantine, Wilson, pr Boston.
Watago, Thomas, pr Liverpool.
Amazon, Dobbin, pr